

## ***Regards sur Nietzsche, d'Henri Guillemin***

**Par Guy FOSSAT**  
**Membre de l'association**

Mon propos initial, tel que présenté à la Médiathèque de Mâcon<sup>1</sup>, est bien de vous parler de l'ouvrage de Guillemin, *Regards sur Nietzsche*, publié au Seuil en septembre 1991, à quelques mois de son décès, en mai 1992. Mais, je citerai aussi deux auteurs<sup>1</sup>, postérieurs aux travaux de Guillemin : ils lui sont complémentaires en ce sens qu'ils surviennent vingt ans plus tard ; et surtout, qu'ils résultent d'un travail de philosophes, s'attachant à la pensée de Nietzsche plus qu'à sa psychologie, angle d'approche privilégié de Guillemin. Ce dernier s'aventure peu dans la pensée philosophique de Nietzsche, j'en donnerai des exemples. Des perspectives « pour aller plus loin » dans la découverte de Nietzsche sont donc ouvertes, pour une autre occasion... Guillemin est bien, ainsi, ce « passeur » dont nous avons apprécié la vigueur dans bien des cas. Les lecteurs familiers de Guillemin connaissent ses habitudes intellectuelles, affectives et méthodologiques, lorsqu'il se propose d'étudier un personnage dans le but de le faire connaître à ses lecteurs : Hugo, Rousseau, Lamartine, Jaurès, Péguy, Tolstoï, etc. Dans le cas présent – avec le dernier ouvrage, publié de son vivant – il ne déroge pas à ces habitudes.

Cet article donne en priorité la parole à Guillemin, qui, lui-même la donne à Nietzsche, par le choix que je fais de citations qui s'efforcent de représenter, sans trop le déformer, le contenu de l'ouvrage en question. Ainsi vont se dérouler, ci-après, trois chapitres.

– Tout d'abord, la recherche effrénée, chez Guillemin, des sources d'informations (chapitre 1) qui devront lui permettre, ensuite, de dessiner les contours du personnage. Ses *regards* n'ont donc rien de spontanés ou d'aléatoires, car ils se veulent fondés sur des sources irréfutables. Or, les sources résistent souvent à l'enquête ; et le *personnage profond* qu'il recherche tend à se dérober. Cette construction même le laisse quelque peu insatisfait. Voilà pour la méthode.

– au chapitre 2, sont présentés les grands traits du personnage, le cœur du travail de Guillemin : Nietzsche vu par des tiers, ou par lui-même, ou par Guillemin, dans une sorte d'intime conviction.

– le chapitre 3 propose enfin quelques références bibliographiques, et des ouvertures vers des aspects de Nietzsche que Guillemin n'a pas cherché à développer.

### **1. Comment construit-il ses Regards ?**

Comme il l'a fait avec d'autres « personnages », Guillemin cherche à percer « le personnage profond ». Dans ce but, il s'entoure de références nombreuses, portant à la fois sur les écrits du personnage lui-même et sur les études le concernant. Ce « traitement des sources » le conduit à donner un grand nombre de citations, souvent réduites à quelques mots, postulant que la vérité est ainsi atteinte...ou proche. Mais de ce fait, l'abondance des citations peut faire éprouver au lecteur le sentiment d'être submergé. Tel est quelquefois le cas à propos de Nietzsche.

#### ***Ses difficultés avec les sources***

Les références rassemblées par Guillemin occupent les pages 305 à 309 de son ouvrage, et totalisent plus de quatre cents extraits de textes édités (dont les *Œuvres posthumes*, Mercure de France, 1934), de Nietzsche lui-même ou ses proches, ainsi que des études qui lui ont été consacrées. Dès le début, Guillemin donne le ton sur ce qui attend le lecteur :

*« La pensée de Nietzsche est un drôle d'imbroglia [...]. Ce qu'il pense de la Vérité – une chose qui compte, non ? Impossible de le savoir. Sa pensée religieuse ? On le prend pour le héraut de la « mort de Dieu », mais il est le contraire d'un athée, façon Littré, Feuerbach ou Engels. Pour Freud, en lui, survivait, indestructible, un « théologien » [...]. Je me suis donc borné à quelques regards aboutissant, tout*

---

<sup>1</sup> Dorian Astor (2011) et Paolo D'Iorio (2012).

au plus, à l'esquisse (l'ébauche d'une esquisse) de ce que peut avoir été FN<sup>2</sup> dans la réalité humaine de son assez brève trajectoire. »

Nietzsche, dès les premières pages, est cité comme témoin : « Je mène une vie entièrement dissimulée. Toutes mes relations humaines n'ont de rapport qu'avec un masque de moi-même [...]. Tout ce que j'écris n'est qu'un premier plan » (p. 16). Devant cette difficulté d'accès, Guillemin tient à justifier d'emblée, s'il le peut, sa démarche : « *Il était bon que nous fussions tout de suite au fait de ses habitudes, de son usage courant des plus énormes incohérences, des plus monumentales, des plus irréductibles contradictions. Autodéfense de sa part qui ajoute à notre curiosité à l'égard de ce personnage impossible, impraticable et captivant* » (p. 17).

Guillemin, par la suite, continue à citer abondamment ses sources ; cherche-t-il à se justifier ? Sans doute mais, paradoxalement, cela ne lui suffit pas à bien ou, simplement, à mieux connaître le personnage. Ce qu'il finit par exprimer, c'est même sa déception, voire de l'agacement en face de cet imbroglio ; ceci l'amène alors à admettre : « *Jouons franc jeu et prenons acte de la réalité telle quelle. De l'enfance de Nietzsche et de sa jeunesse jusqu'à ce mois de mai 1869 où Wagner et Tribschen<sup>3</sup> prirent en lui la place majeure, nous ne savons, nous ne saurons, à peu près rien* » (p. 21).

### Sa recherche du « *personnage profond* »

Le but idéal de Guillemin serait d'atteindre « *le personnage profond* » [...] « *de l'entrevoir en tant qu'être humain* », avec ses ambitions, ses goûts, ses sentiments, ses amitiés, ses opinions. Autant de facettes appartenant au domaine de la psychologie. Mais la présentation de la pensée de Nietzsche n'est pas le but de Guillemin ; encore moins, donc, une analyse de cette pensée : ce qu'elle apporterait de nouveau, son influence en son temps ou plus tard, etc. Pourtant, Guillemin a lu les œuvres de Nietzsche : autrement dit, ses investigations ont plus pour but d'extraire ce qui peut l'aider à connaître et comprendre « l'homme profond », que d'amorcer une analyse de sa pensée.

Tout compte fait, Guillemin se montre très modeste dans son approche de Nietzsche. Que propose-t-il, en fait, dans son ouvrage ? Rien d'autre que « *L'ébauche d'une esquisse* », par de simples « *regards* », sur un personnage qui se dit lui-même « *masqué* », que Guillemin juge aussi fascinant qu'insoutenable et dont les sources mêmes qui permettent de l'étudier, quoiqu'abondantes, se révélèrent, à la fin de l'enquête, lacunaires et très insuffisantes... La fin du livre comporte encore, cependant, des questions sans réponse, comme « *Nietzsche, pré-nazi ?* »<sup>4</sup> ou « *Pourquoi la brouille entre Nietzsche et Wagner ?* »

Mais Guillemin s'efforce alors, me semble-t-il, de rassembler et de rapprocher de nombreux exemples indirects lui permettant, de mieux saisir l'homme Nietzsche. Il semblerait ainsi que, pour Guillemin, Nietzsche livre plus ou moins sa personnalité *au travers du prisme de ses relations* : en effet, une abondante correspondance illustre sa vie publique ou privée ; la place qu'y prennent sa mère et sa sœur est importante ; quant à ses amitiés, les noms qui reviennent le plus souvent, sont ceux de Wagner, de son épouse Cosima ; ceux de Rohde, Gast, Overbeck, Rée, Malwida von Meysenburg, Lou von Salomé, etc.

## 2. Regards sur Nietzsche, quelques exemples

Dans d'autres travaux, Guillemin emprunte explicitement à Sainte-Beuve trois critères sensés analyser tout être humain dans ses comportements, dans ses relations avec la politique et la religion, les femmes et l'argent. Que retient-il de Sainte-Beuve ? Dans une conférence sur Vallès, il rapporte l'un de ses avis, qu'il fait sien : « *Pour commencer à entrevoir quelqu'un, il faut savoir comment ce quelqu'un se comporte sur le chapitre de l'argent, sur le chapitre des femmes et sur celui de la*

<sup>2</sup> Entendez *Friedrich Nietzsche* ; le lecteur comprendra que nous n'ayons pas cédé à cette détestable simplification (NDLR).

<sup>3</sup> *Tribschen* : nom de la résidence du couple Wagner, en Suisse, sur le lac de Lucerne.

<sup>4</sup> C'est, du moins, le titre du chapitre VI de l'ouvrage (p. 281) et des titres-courants des pages 284 à 302 ; mais, est-ce bien du Guillemin ? lui qui, dans le texte (p. 283), écrit : « *Nietzsche, précurseur du nazisme ? Vous ne l'avez pas lu pour oser pareil avis ! Le "nationalisme" est, pour lui, une aberration.* »

*politique et de la religion* »<sup>5</sup>. Dans le cas présent, Guillemin n'explicite pas cette référence à Sainte-Beuve, mais les trois critères apparaissent bien dans certains de ses chapitres, utilisant les termes mêmes de Sainte-Beuve (femmes-et-sexualité, politique-et-religion, argent) ; il ajoute deux autres critères de son cru, propres à Nietzsche : ses « dons » opposés à ses « excès ».

Je les examinerai selon le plan suivant :

1. Opinions et attitudes
  - 11- *La politique* : l'État, la société, le rôle régénérateur de la culture
  - 12- *La religion* : les enjeux du Christianisme
  - 13- *Les femmes* et la sexualité
  - 14- *L'argent*
2. Des « dons » et des « excès »
3. Des amitiés fortes et souvent orageuses : Wagner et Cosima, Lou von Salomé

### 1-Opinions et attitudes de Nietzsche

Les exemples qui suivent sont relatifs, à la fois, à la “politique” et à la “religion” (points 11 et 12), que Guillemin dissocie nettement de ceux qui relèvent du *registre* des “femmes” ou de celui de “l'argent” (points 13 et 14), inspirés implicitement par Sainte-Beuve.

#### La politique : l'État, la société, le rôle régénérateur de la culture.

Par ses études de philologie grecque, notamment, son enseignement à l'Université de Bâle, ses conférences sur ce sujet, Nietzsche découvre une civilisation dont devrait s'inspirer, selon lui, le nécessaire renouveau de la culture allemande. Cette ambition pour la culture allemande va de pair, avec la distance intellectuelle qu'il établit entre lui et la société allemande. Ainsi, il ne se prive pas de critiques à l'égard des “Allemands”, ni ne cherche à renoncer à son statut d'apatride pour recouvrer sa nationalité allemande :

« Le 14 avril 1869, il renonce à la nationalité prussienne afin d'être dispensé de tout appel sous les drapeaux en cas de conflit, montrant ainsi sa fidélité à l'Université suisse. Toutefois, il n'obtient pas la nationalité helvétique, faute d'avoir jamais vécu en Suisse. N ne redemandera jamais sa nationalité allemande, demeurant donc apatride<sup>6</sup> toute sa vie » (D. Astor, p. 103).

Ainsi, Nietzsche marque une distance à l'égard de ce qui est “allemand”. Et Guillemin de constater : « *C'est dans Ecce Homo*<sup>7</sup> que Nietzsche – comment faut-il dire ? – s'épanche, se soulage le plus furieusement à l'égard des Allemands » :

« Les Allemands constituent de loin la plus mauvaise expérience de ma vie ; on m'a laissé tomber pendant seize ans (1872-1888) » (p. 243). « Pourquoi n'irai-je pas jusqu'au bout ? J'aime à faire table rase. J'ai même, entre autres ambitions, celle de passer pour le contempteur des Allemands par excellence. [...] Quand j'imagine un type humain qui va à l'encontre de tous mes instincts, cela donne toujours un Allemand. [...] Ils ont sur la conscience tous les grands crimes commis contre la culture depuis quatre siècles. [...] Avec l'Allemand comme avec la femme, on n'atteint jamais le fond, car il n'y en a pas ; un point c'est tout. [...] J'ai un sens souverain de la distinction, je n'accorderais pas au jeune empereur d'Allemagne l'honneur d'être mon cocher » (p. 244).

De même, il se montre, pour le moins, réservé à l'égard de l'Empire allemand, instauré en 1871. Apatride installé en Suisse, travaillant à Bâle, voyageant fréquemment dans ce pays, il n'a cessé de craindre la tendance hégémoniste de la Prusse, surtout après sa victoire sur la France et la proclamation, à Versailles, de l'Empire allemand, le 18 janvier 1871. Il écrit, le 7 novembre 1870, à son ami Gersdorff : « Je considère la Prusse actuelle comme une puissance extrêmement dangereuse pour la culture » (p. 78).

<sup>5</sup> Conférence donnée au Cercle d'Éducation populaire, Bruxelles, 1974, *Cahier n°50*, p. 147.

<sup>6</sup> Curieusement, Guillemin ne mentionne pas le statut d'apatride de Nietzsche.

<sup>7</sup> *Voici l'Homme*, texte bref et autobiographique, écrit en 1888, citant cette expression attribuée à Ponce Pilate livrant Jésus aux Juifs pour être crucifié [Jean, 19.5].

Dans ses relations avec Wagner, alors que tous deux sont convaincus de leur rôle de rénovateur de la culture allemande, Guillemin montre en quoi ils divergent sur la conception même de l'État allemand, le Reich de l'Empereur Guillaume 1<sup>er</sup> et du Chancelier Bismarck. Guillemin rappelle, à ce propos, qu'au début de leur amitié, « *Nietzsche se voit, par rapport à Wagner, non pas en disciple et encore moins en simple commentateur éloquent, mais, en vérité, comme son héraut, son messenger, son « évangeliste », préposé par le Sort au rôle, nécessaire et grandiose, de celui qui déplie, déploie, illumine une œuvre puissante mais mal consciente elle-même de ce qu'elle comporte d'essentiel* » (p. 74). Guillemin prend en compte ce qu'écrit Lou Salomé sur cette convergence temporaire entre les deux amis : « *Elle ne se trompera pas quand elle notera, en 1894 : en raison dira-t-elle, des « efforts tentés par l'auteur de Lohengrin pour faire vivre, au sein de la vie germanique, une culture comparable à celle que Nietzsche avait entrevue [ou cru entrevoir] au sein de la vie hellénique* »<sup>8</sup>. Nietzsche considère Wagner comme un « rédempteur » et rêve de « l'édification, en commun, d'une culture nouvelle » (p. 72).

Il relève, aussi, les failles qui se font jour entre eux, estimant que Nietzsche « entre en défiance » à l'égard du régime de Bismarck, alors que Wagner, quant à lui, va le saluer, « dans son repaire de Potsdam. » Pour Nietzsche, « le chancelier Bismarck incarne ce parfait symbole des préjugés "bourgeois" et de cette déplorable "contre-culture" d'un passé dont il faut, à tout prix, bannir les séquelles » (p. 78). « Oui, dit-il, il y a quelque chose « que je n'ai jamais pardonné à Wagner, c'est de s'être abaissé au niveau des Allemands, d'être devenu un Allemand du Reich » (p. 132). Ce reproche s'ajouterait à celui de retour vers le christianisme, adressé à Wagner par Nietzsche. Bref, après avoir compté sur Wagner pour développer une conception nouvelle de la culture, Nietzsche se montrera profondément déçu.

Guillemin rappelle (p. 76) que, outre sa conception de la culture, Nietzsche exprime des opinions politiques tranchées : il brocarde sans cesse les idées ou initiatives démocratiques, républicaines ou plébésiennes. Il n'ignore pas que son ami Wagner avait affirmé des sympathies révolutionnaires, en 1848, à Dresde, en faveur de Bakounine. Mais Wagner reste discret avec les autorités, aussi bien sur son athéisme influencé par Schopenhauer, que sur ce passé de sympathie pour la révolution allemande.

#### La religion-Les enjeux du Christianisme

Nietzsche dit se tenir à l'écart de la religion (notamment du luthérianisme de sa mère) et se considère comme athée. Ce faisant il commettrait selon Guillemin, qui s'en montre contrarié, des contresens à l'égard du Christianisme. Car, estime G, Nietzsche travaille à « *la révision des "valeurs" morales imposées aux hommes par la tradition (une prétendue tradition "chrétienne") et dont le bon sens exige qu'elles soient soumises à une "transmutation", plus exactement même, à une "inversion radicale". Et il s'est, énergiquement, studieusement, attaché à l'élaboration d'une Généalogie de la Morale* ». (p. 241). Et Guillemin de poursuivre :

« *Son Antéchrist est ainsi résumé par lui-même dans un projet de lettre à Brandes : "Un volcan". Rien de ce qui s'est écrit auparavant [contre le christianisme] ne donne une idée de ce qu'on y trouve, ni de la manière dont les mystères les plus profonds de la nature humaine y sont brusquement révélés dans une aveuglante clarté. [Et aussi] : Nietzsche a terminé son Antéchrist, le 30 septembre 1888, en annonçant : "On mesure encore le temps à partir du premier jour du christianisme ; pourquoi ne le mesurerions-nous pas à partir du dernier ?"*

« *N'avait-il pas carrément précisé à Gast : "Si je ne réussis pas à ce que des millénaires entiers prononcent leurs vœux suprêmes sur mon nom, je n'aurai rien obtenu ?"* » (p. 266).

« *On notera aussi, chez lui, dans sa grande agression antichrétienne, de regrettables ignorances ou bévues. Deux fois, il s'amuse de l'Immaculée Conception, qu'il prend (comme le fait ce peccus dont il a horreur) pour une formule désignant la parturition virginale de Marie, alors qu'il s'agit de cette exemption, en faveur de Marie, du péché originel, érigée en dogme par Pie IX en 1854* » (p. 272).

On voit que, dès qu'il est question de la religion affrontée à l'athéisme, Guillemin se cabre, rare situation dans laquelle il se distancie un peu de son rôle d'enquêteur.

<sup>8</sup> cf en biblio les références de cet ouvrage de Lou (n°1)

### ***Les femmes et la sexualité***

Guillemin consacre 20 pages (p. 28-49) à une enquête sur la sexualité de N et à ses relations féminines ; pages, auxquelles on doit ajouter, tout au long de son ouvrage, les évocations de Guillemin sur les divers aspects de la sexualité qui, selon Nietzsche, « *serait même la puissance fondamentale de l'être humain et le goût de la connaissance, l'enquête philosophique elle-même, ne sont pas autre chose pour lui qu'un "instinct sublimé" : Le degré et la nature de la sexualité se retrouvent chez l'homme, jusqu'aux ultimes sommets de son esprit* » (p. 31).

Puis Guillemin étudie successivement : le recours de Nietzsche à des prostituées ; l'hypothèse qu'il serait un homosexuel passif (inconscient) ou actif (p. 29) ; l'origine de sa syphilis. Il examine ensuite, dans la vie de Nietzsche : l'onanisme (p. 37), l'érotisme (p. 44), la volupté, le mariage (p. 39) ; mais aussi ce qu'il en dit dans son œuvre, notamment à propos de la Grèce antique. Notons enfin, sur ces sujets, auxquels il ajoute celui de la chasteté (p. 30), un certain malaise de Guillemin devant la colère de Nietzsche à l'égard de la morale chrétienne concernant ; il consacre aussi de longs passages à la sexualité de celui-ci et à ses relations avec les femmes, et ironise sur sa prétention de bien connaître la gent féminine, par exemple ici :

« *N'a-t-il pas modestement – avec un peut-être fictif – revendiqué, dans Ecce Homo, une connaissance exceptionnelle du sujet : "peut-être, dit-il, suis-je le premier psychologue de l'Éternel féminin ?" Le relevé, auquel je me suis efforcé, des principales affirmations de Nietzsche concernant "notre compagnon féminin" (comme disait Claudel) prend assez l'aspect d'une grêle, à peu près ininterrompue, de duretés, d'insolence méprisante, d'insultes mêmes* » (p. 41).

« *J'ai bien l'impression que Nietzsche a fait, après 1877, diverses expériences de copulation, et qui ne lui ont pas tellement réussi* (p. 45).

« *Des conseils à ses lecteurs sur le bon usage de la sexualité, on peut dire que Nietzsche n'en a pas été avare. Et, dans l'ensemble (je crois même pouvoir écrire : en totalité), une grande prudence s'y manifeste, un vif souci de sagesse et d'équilibre* » (p. 35).

Au total, malgré ses larges investigations, Guillemin se montre déçu par les résultats obtenus : « *Conclusion ? Rien de sûr. Probabilité d'ennuis vénériens sans gravité au cours de ses dernières années lucides. Après tout quelle importance ?* » (p. 49).

### ***Nietzsche et l'argent***

Relativement à l'argent, Guillemin cite un courrier encourageant de 1883 de Nietzsche à Deussen : « La pension de Bâle me met à l'abri du besoin [...]. Je n'ai pas un sou de dettes. » À son ancien collègue de Bâle, Heusler – professeur de droit, à qui il a demandé 14 000 frs – il signale que ses « prochains ouvrages se vendront par millions, par dizaine de millions [...] ; (et Zarathoustra) « *sera lu comme la Bible [...]. Une immense fortune* » (p. 275).

Guillemin ne s'attarde donc pas longuement sur cet aspect de la vie de Nietzsche, son aisance financière semblant acquise. Mais il n'oublie pas Sainte-Beuve ! et conclut donc : « *Rien de plus vrai, et l'on peut imaginer ce que percevront, en droits d'auteur, la mère de Nietzsche d'abord, sa sœur ensuite, unique héritière, quand le nom de Nietzsche retentira dans le monde entier.* »

## **2-Ses « dons » et ses « excès »**

Aux trois critères qui précèdent, inspirés par Sainte-Beuve, Guillemin ajoute les « dons » et « excès ». Pour Guillemin, « dons », signifie, aisance, créativité. Il remarque, à ce sujet, que le goût de Nietzsche pour la musique est précoce, et reste permanent tout au long de sa vie : « *Dans la création musicale, sa fécondité est bouillonnante* » (p. 54). « Dès ma neuvième année, dit Nietzsche, je me suis senti

irrésistiblement attiré vers la musique. [...] J'avais écrit d'innombrables compositions, et c'est seulement à la fin de ma scolarité<sup>9</sup> [au Collège de Pforta en 1864] que je renonçais à tout projet artistique » (p. 53).

« Au cours de l'hiver 1864-1865, qu'il a passé à Bonn, étudiant en philologie, il aura composé quelque douze *lieder* [...]. L'idée fondamentale de son premier ouvrage, *Naissance de la Tragédie* est que l'origine de la tragédie grecque est d'ordre musical et qu'elle a été, en fait, "engendrée par l'esprit de la musique". Si elle ravit Wagner (que N couvre de fleurs), elle ne rencontre que sourires, ou colères, auprès des historiens et de philologues avertis. Fantaisies imaginatives. Autant dire, une fable. Mais Nietzsche n'en est pas moins, assurément, un bon pianiste » (p. 54).

Guillemin passe de la musique à la poésie en suivant le fil conducteur qu'est le rythme, mais il épingle Nietzsche lorsque celui-ci se vante d'être l'un des plus grands poètes de son temps, se comparant à Goethe, Heine et... Luther (p. 59). En littérature, Guillemin admet qu'il s'exprime « avec pertinence et noblesse sur les romantiques français » (p. 60), mais il lui reproche son manque de discernement lorsqu'il se pose comme critique littéraire. Guillemin note ainsi que Nietzsche déteste Hugo, « qui paie cher d'avoir défendu la République » (p. 61) ; qu'il admire Voltaire, « l'antichristicole majeur » (p. 61) ; qu'il « règle son compte à Sainte-Beuve en deux lignes » et « hausse les épaules » devant Zola et le naturalisme, « nouvelle chapelle esthétique », etc. (p. 63).

Parmi les historiens, Nietzsche se moque de Renan « qui aimerait incarner un aristocratism de l'esprit, mais qui est simultanément à plat ventre devant la doctrine contraire, l'évangile des humbles » (p. 63) ; « Passons sur Taine » remarque Guillemin, pour qui Taine est, selon N. : « le premier des historiens vivants d'Europe. Les prochaines générations trouveront en lui leur maître à penser. » [...] Mais honneur à Nietzsche pour l'admiration profonde et passionnée qu'il donna à Dostoïevski, dès qu'il eut découvert, tardivement, ses grandes œuvres » (p. 64).

N. s'est souvent montré déçu de n'être pas -ou pas suffisamment- reconnu par ses pairs. Guillemin, cherchant à positiver, minimise les déconvenues de N. Soulignant ses atouts, il écrit :

« L'espoir reste ancré en lui : s'il est tragiquement évident qu'on l'ignore comme penseur, les musiciens professionnels, s'ils ont un peu d'honnêteté, d'équité, ne peuvent pas ne pas constater, reconnaître sa maîtrise de compositeur. [...] Cette passion de la musique ne disparaîtra que lentement dans sa démence » (p. 56). Mais, bizarrement, à la page suivante, il semble infirmer son opinion précédente sur le talent de compositeur de Nietzsche. Sinon, pourquoi écrire en note, au bas de la page 57 : « L'accord est aujourd'hui unanime sur la faiblesse (et les absurdités, paraît-il, et presque les impossibilités) des compositions musicales de Nietzsche, depuis que l'ensemble de sa production dans ce domaine, a été réuni et édité par Ianz » Il s'agit de l'ouvrage suivant : Ianz, *Friedrich Nietzsche. Die Musikalischen Werke*, Kassel, 1977.

Quant aux excès de Nietzsche, Guillemin en multiplie pourtant les exemples. Retenons l'excès que constitue l'ambition. Une ambition de créateur... non reconnue... C'est le paradoxe du don poussé à l'excès. Trop de don constituerait un excès pour Guillemin : « Cet homme qu'habite la certitude d'une supériorité intellectuelle sans mesure à l'égard de qui que ce soit, en son temps (Wagner, un moment mis à part), ce qui lui complique la vie, c'est l'excès des dons qu'il doit à sa nature, leur profusion, leur surabondance (p. 56). À la fin de l'année 1872 (il approche de la trentaine), il hésite entre les vocations qui sont les siennes : « Musicien, philosophe, poète » (p. 57).

Certes, parmi ces trois termes, « la musique est nommée la première » remarque G, mais N s'estime insuffisamment reconnu. Guillemin fournit un autre exemple de la difficulté pour N. de se faire reconnaître comme compositeur : en 1886, par exemple, N. modifie son *Hymne à la vie*, composé sur un poème de Lou et le fait imprimer... Mais il ne trouve pas un chef qui accepterait de l'interpréter, preuve pour lui, suppose Guillemin, du refus des maîtres de la musique de le reconnaître comme compositeur.

Que dire de l'avocat Guillemin ? Il reste très tiraillé pour choisir les dons ou les excès de son personnage... et pour les interpréter.

### 3- Des amitiés, des sympathies, fortes et souvent orageuses

Le livre de Guillemin compte 310 pages. Sur ce total, 138 forment le chapitre « *Rapports humains* » de N. Trois personnes y sont étudiées : Wagner, pour la plus longue part (78 p.) ; son épouse Cosima von Bülow (15 p.) et Lou von Salomé (45 p.).

#### Wagner et Cosima

Guillemin raconte maints épisodes des rencontres entre Nietzsche, Wagner et Cosima, tirés de leurs correspondances, et du *Journal* de Cosima. La surabondance de ses citations, complique quelquefois la compréhension de sa démonstration. Permettez-moi, donc, sur ce même sujet, de faire un détour par ce biographe de Nietzsche qu'est Dorian Astor. Le lecteur y gagnera en concision. Par exemple sur la réprobation qu'inspire à Nietzsche la sympathie révolutionnaire de son ami Wagner.

Astor rappelle : « Lorsque l'Allemagne, comme le reste de l'Europe, est secouée par le mouvement révolutionnaire de 1848, Wagner s'engage explicitement aux côtés des *Vorwärtset* de la jeune Allemagne. La révolution est alors un horizon omniprésent, comme l'atteste le titre de son essai de 1849, *L'Art et la Révolution*. Il participe au soulèvement de Dresde, en mai 1849, mais l'échec de la révolution le contraint à l'exil en France puis en Suisse » (Astor, p. 93).

Astor résume : « Alors que Wagner est de passage à Leipzig et logé chez sa belle-famille [le couple Blockhaus], N est invité au dîner donné par les Blockhaus le 8 novembre 1868. [...] Cette soirée devait changer sa vie » ; et il écrit à son ami Rohde : « J'eus avec lui une assez longue conversation sur Schopenhauer ; ah ! tu peux t'imaginer quel plaisir ce fut pour moi de l'entendre tenir sur lui des propos d'une inimaginable ferveur, dire tout ce qu'il lui doit, qu'il est le seul philosophe qui ait reconnu ce qu'est l'essentiel de la musique » (Astor, p. 91).

Pour un temps, l'amitié et l'estime rapprochent N et Wagner, chacun bénéficiant de la notoriété de l'autre pour faire valoir sa propre carrière.

Retenons deux autres situations, deux séries de regards portés sur les deux hommes : leur attrait pour la philosophie et pour l'opéra.

#### En philosophie : la « sympathie » de N va à Schopenhauer

Ce philosophe accorde une grande importance à la musique, et rapproche N et W pour un temps. Deux autres citations d'Astor peuvent clore, avec concision, ce détour hors de Guillemin :

« Le fait est que W trouvera en N le théoricien dont il a besoin ; et N, quant à lui, pourra déposer dans la figure de W tous les espoirs de régénération de la culture européenne sur un modèle "à la fois" grec et schopenhauerien. Et c'est dans ce "à la fois" que devait sourdre le fond aporétique de sa démarche.

« On a souvent dit que le compositeur avait exploité un penseur capable de servir sa cause ; mais en contrepartie, W a représenté pour N l'instrument d'une longue ascension à soi-même, qui traverse toute l'œuvre comme un fil rouge, jusqu'à la fin. Il n'en reste pas moins que W ouvre chez N une phase utopiste et marquée par une insuffisante dimension critique, qui créera une scission intérieure toujours plus profonde. Il faut toutefois mettre au crédit de N que, dès le départ, il a été incapable de s'identifier aux wagnériens qui commençaient, sous la bannière de Liszt, à envahir la scène culturelle allemande, persuadée d'incarner l'avant-garde de l'avenir, et trop heureuse de voir un brillant philologue rallier leurs rangs » (Astor, p. 97 et 99).

Un autre chercheur, Paolo D'Iorio [pages 12 et 13] s'est récemment exprimé sur la divergence entre N et Wagner, quant au rôle de la culture : N aurait pensé trouver chez Wagner un accord avec sa propre conviction du rôle du mythe comme indispensable à l'humanité pour trouver sa cohérence :

« Le monde ne peut se justifier – pour Nietzsche – qu'en tant que phénomène esthétique [...]. Cette fonction métaphysique de l'activité esthétique explique la place privilégiée qui est assignée à l'artiste à

l'intérieur de la communauté, en tant qu'il est le continuateur des finalités de la nature et le producteur de mythes qui favorisent également la cohésion sociale. Dans *La naissance de la tragédie*, N estime que, « *sans le mythe, toute culture est dépossédée de sa force naturelle, saine et créatrice ; seul un horizon constellé de mythes, circonscrit de manière unitaire le mouvement entier de la culture* »

Et D'Iorio de préciser encore :

« Face à la désagrégation du monde moderne, composé d'une pluralité de forces non harmonisées, N avait tenté avec ce premier livre, de sauver la civilisation en la mettant sous la cloche de verre du mythe et de la métaphysique et en la confiant à la direction du musicien dramaturge, Wagner. Le festival wagnérien de Bayreuth, en août 1876, aurait dû marquer le commencement de cette action culturelle pour un renouvellement profond de la culture allemande et la naissance d'une civilisation nouvelle. N avait placé un grand espoir dans cet événement, mais il avait été déçu, il l'avait jugé déprimant et factice. Désormais il ne croyait plus en la possibilité d'une régénération de la culture allemande à travers le mythe wagnérien. Son envie de mettre fin à sa phase wagnérienne et de retourner à lui-même, à sa philosophie et à sa libre pensée, était la plus forte » (p. 12-13).

### À Bayreuth : de la communion avec Wagner à l'inconsolable déception

~~[alinéas inversés]~~

Lorsque commence l'aventure de Wagner à Bayreuth, Nietzsche va, pour un temps, y adhérer. Le 22 mai 1872, y est posée la première pierre du futur théâtre-temple<sup>10</sup>. Guillemin raconte que Nietzsche y croise Franz Liszt, « *qui vient se réconcilier avec sa fille Cosima, née de sa liaison avec M<sup>me</sup> d'Agoult. Liszt est devenu pieux, il porte la robe franciscaine* » (p. 77) ; surtout, Nietzsche y fait la connaissance de Malwida von Meysenburg, de trente ans son aînée, qui devient pour lui une amie sûre, pour longtemps.

Wagner a cherché les bonnes grâces du roi de Bavière, Louis II, escomptant son appui financier, notamment en vue de la création d'un théâtre à Bayreuth, pour, dit Guillemin : « *y élever une sorte de temple à sa gloire, un édifice gigantesque exclusivement consacré à sa production artistique* » (p. 77) ; N suppose que le roi a incité Wagner à s'installer à Bayreuth, à cette fin ; et, en effet, Wagner quitte la Suisse, en avril 1872 ; ainsi se terminent les invitations en sa propriété de Tribschen, non loin de Bâle, où Nietzsche travaillait comme professeur de philologie à l'Université. À partir de cette date, une distance géographique s'établit entre Nietzsche et Wagner : les deux amis se rencontreront moins souvent. Une distance intellectuelle va, aussi, naître entre eux.

Ils se brouillent plus ou moins publiquement, mais leur correspondance et leurs journaux intimes témoignent d'une estime persistante. La « conversion » de Wagner au christianisme les éloigne.

Avec Lou Salomé, Guillemin remarque un bref bonheur, « *avec ivresse, avec ravissement* » (p. 232). Nietzsche avait espéré le mariage avec Lou, associé à une vive convergence intellectuelle entre eux ; elle refusa. « *À trente-huit ans, N est amoureux pour la première fois de sa vie [...] Mais tout va se dégrader, dès novembre 1882, entre Lou et lui, et N traverse des heures très sombres et très mal connues* » (p. 232-233).

« *Les rapports directs de Lou avec Nietzsche n'auront duré au vrai que sept mois et quelques jours, mais elle veut donner au lecteur le sentiment qu'ils ont été moins brefs* » (p. 155). Cette brièveté contraste avec l'estime qui ne se démentira pas entre eux, souligne Guillemin.

**Dans son dernier chapitre (p.283-302), Guillemin pose deux questions :**

#### 1-« Nietzsche pré-nazi ? »

G cite des prises de positions de N., hautaines, antidémocratiques, élitistes ; il articule la question du pré-nazisme à un éventuel antisémitisme de N. :

<sup>10</sup> L'inauguration aura lieu en 1876 (p. 89).

« Nietzsche n'aime pas la démocratie ». Guillemin en donne des exemples : des véhémences anti Droits de l'homme, anti-Rousseau, anti-Révolution française, anti-Commune de Paris (p. 284-286) ; en revanche, il est favorable à Voltaire, mais à la suite d'un contresens :

« Deux fois, à ma connaissance, écrit Guillemin, N. reprendra à son compte le mot d'ordre de Voltaire : *Ecrasez l'infâme !* Mais, l'infâme, pour Voltaire, c'est l'Église, la foi, l'engance des chisticoles. Seulement, il interprète autrement la consigne de mise à mort », affirme Guillemin, qui cite Nietzsche : *'' Rousseau et ses folies et ses demi-mensonges passionnés qui ont suscité cet esprit optimiste de la Révolution française contre lequel je lance l'appel : Écrasez l'infâme ! ''* (p. 287).

Nietzsche s'en prend aussi au suffrage universel : « C'est la domination des inférieurs ; mais nous allons user de représailles. » ; sur la Révolution française, antiaristocratique : « Continuation du christianisme par la Révolution française, le Corrupteur est Rousseau. »

« Il existe une morale des maîtres et une morale des esclaves. »

« La foi en soi, l'orgueil d'être soi-même, une aversion foncière et ironique à l'égard du désintéressement font partie intégrante de la morale aristocratique. » (p. 289).

« Et les juifs ? » se demande Guillemin. Sur l'antisémitisme de N ? Sa réponse : « Des textes contradictoires. » « Des incertitudes ». (p. 293). Ne soutenant pas un antisémitisme chez N, Guillemin rappelle l'amitié qui le lia longtemps à Rée : « N va se lier, en 1873, avec Paul Rée, ce jeune Juif que Cosima détestera, maudira même, en tant que tel, et qui n'est certes pas wagnérien » (p. 78).

« *Wagner descendait à tout ce que je méprise, même à l'antisémitisme...* » (*Nietzsche contre Wagner*).

## 2- « Pourquoi cette brouille entre Nietzsche et Wagner ? »

Guillemin extrait quelques lignes de souvenirs parmi les fragments posthumes de N du printemps-automne 1884 : « *J'ai eu un malheur dans ma jeunesse. Je rencontrai sur mon chemin un homme très ambigu et lorsque je le reconnus pour ce qu'il est, c'est à dire un grand comédien qui n'a de relations authentiques avec rien, pas même avec la musique, je fus écœuré et malade* » (p. 117).

Après bien des recherches et des supputations, voici la conclusion embarrassée que livre Guillemin sur les origines de cette brouille : une origine intime ?

« Je ne sais que dire, je l'avoue. Je constate et j'écarte les bras et je lève les sourcils sans me résoudre à une explication précise. « *Ou bien ou bien* », comme a dit Nietzsche, un jour... Puisque Stefan Zweig a parlé d'une blessure « *béante*, qui « *perpétuellement coule et suppure* », devons-nous penser – comme Nietzsche nous y incite – dans le drame entre W et lui, à quelque mystérieux arrière-plan sentimental et charnel, irrévélable, tant que Cosima\* W était de ce monde ? » (p. 143).

\*Elle survécut trente ans à Nietzsche et près d'un demi-siècle à son mari

## Pour poursuivre, sans conclure

### Regarder Guillemin-qui-regarde-Nietzsche

On retrouve, dans *Regards sur Nietzsche*, le cadre d'analyse, la démarche de Guillemin, mis au point et maintes fois utilisés, antérieurement à cet ouvrage qui sera son dernier.

-Il aime les enquêtes, s'attache à la psychologie des personnages ;

-Il ne sort pas de son domaine de compétences professionnelles : la littérature, la critique littéraire, l'histoire de la littérature ;

-il prend parti et il laisse percer assez souvent sa subjectivité.

Guillemin, comme on l'a vu plus haut, se focalise sur certains traits de son personnage : sa santé, ses relations amoureuses ou leur inexistence ; sa vive réaction aux propos antichrétiens. Il ne mentionne pas que N. est un apatride ; il signale à peine qu'il est un philologue, etc.

Je retiens dans cette partie finale quelques formules de Guillemin qui tracent, par un trait appuyé, deux caractères de son personnage, ramenés à la figure du *raté*.

- « Dans la création musicale, sa fécondité est bouillonnante » (p. 54), mais non reconnue.

- « N pâtit d'un sentiment de *raté* tout en se percevant et se proclamant un génie-sauveur, incompris et donc isolé et solitaire » : « *La disproportion entre la grandeur de ma tâche et la petitesse de mes contemporains s'est manifestée en ce que l'on ne m'a ni entendu ni même aperçu (...) Il me suffit de parler à n'importe quel homme cultivé qui vient l'été, en Haute-Engadine, pour me convaincre que je n'existe pas* » (p. 243). « *Me suis-je jamais plaint de mon destin, d'être trop peu lu et si mal compris ?* » (p. 242)

Total : ce travail précis, documenté, souvent passionné, quelquefois dubitatif s'en tient, comme annoncé par son auteur, à une vision limitée de N, choisie par Guillemin : la *trajectoire de l'homme*, ses qualités et défauts, ses souffrances, ses ambition, ses engagements, sa folie, etc.

D'une certaine manière, n'est-ce pas Guillemin lui-même se regardant dans le miroir de Nietzsche, comme il a pu se regarder dans celui d'Hugo, de Tolstoï, de Vallès ?

### *Perspective...*

Pour en rester à Nietzsche, les apports de cet ouvrage ne pourraient-ils s'avérer utiles pour explorer ses facettes peu ou pas développées par Guillemin ? Le lecteur se tournerait alors, tout particulièrement vers la pensée de N, aussi bien dans ses cotés abstraits (*Eternel Retour, Surhomme, Volonté de Puissance*, etc.) que dans ses tentatives de changement social et culturel (la conception de l'éducation, notamment).

Enfin, pour le lecteur qui voudrait aller plus loin *avec et sur* Guillemin, l'ouvrage récent de Patrick Berthier aura de quoi le satisfaire, dans ses 327 pages, denses, nuancées et attrayantes : *Henri Guillemin tel quel*, Utovie, 2017.

### CHRONO

Frédéric Nietzsche est né en 1844 à Naumburg, non loin de Leipzig, dans le royaume de Prusse ; il est l'aîné de trois enfants (il a une sœur et un frère) ; son père, pasteur luthérien, meurt en 1850. Dès sa jeunesse, il est affecté fréquemment par des affections douloureuses dont il se plaint et qui le contrarient pour lire et écrire. S'il ne s'engage pas dans les études de théologie, que sa mère – très pieuse – aurait voulu lui voir embrasser, il déploie tout au long de « *son assez brève trajectoire* », selon l'expression de Guillemin, une forte activité intellectuelle et éditoriale ; à la fois philosophe, philologue, écrivain, musicien, il se trouve confronté à diverses controverses ou polémiques publiques. Il meurt en 1900. Dans cette trajectoire, quelques dates-repères :

1858-1864 Études classiques au réputé collège de Pforta.

1864-1869 Étude de théologie et de philosophie (Université de Bonn, en 1864), puis de philologie

- (Il fréquente l'Université de Leipzig, de 1864 à 1869).
- 1868 Rencontre avec Wagner, de vingt-cinq ans son aîné, né à Leipzig en 1813 et mort à Venise en 1883 ; ils se lient d'amitié, avant de se brouiller, en 1876.
- 1869-1879 Professeur de philologie à l'Université de Bâle, en Suisse, et dans le lycée de cette ville : nommé en 1869, il démissionne en 1879.
- 1869 Il prend ses distances avec la culture allemande et la politique prussienne ; bénéficiant du statut d'apatride, il travaille en Suisse.
- 1870 La guerre franco-prussienne de 1870 marque un profond changement dans la construction de l'Allemagne et confirme les réserves de Nietzsche, tant sur la forme que prend l'État allemand, que sur la nécessité, selon lui, d'en régénérer la culture.
- 1876-1877 Le 14 août 1876, Nietzsche est présent à l'inauguration du théâtre de Bayreuth (construction commencée en 1872), en présence de l'Empereur Guillaume 1<sup>er</sup> et du roi de Bavière. C'est alors le triomphe du wagnérisme : rédemption par l'amour et le renoncement, exaltation de la liberté humaine et des vertus populaires. Nouvelles règles de scénographie, etc. Peu après, N se rend à Sorrente, en baie de Naples; où il séjourne avec des amis, du 27 octobre 1876 au 7 mai 1877 ; ce petit groupe conçoit une *École des éducateurs*, projet pédagogique cher à Nietzsche, mais sans réalisation concrète. Il rencontre Wagner pour la dernière fois et se dit libéré...de son influence.
- 1879 Début d'une vie errante, fréquents voyages en Suisse, Allemagne, Italie, sud de la France.
- 1881 Séjour à Sils-Maria. Vision de *l'Éternel Retour*
- 1882 Rencontre brève mais marquante dans sa vie, avec Lou von Salomé (1861, Saint-Petersbourg ; 1937, Göttingen).
- 1889-1900 Le 3 janvier 1889 à Turin, pris d'une crise de démence, il s'effondre dans la rue ; il est soigné dans divers établissements.
- 1894-1895 Sa sœur Elisabeth devient l'unique propriétaire des œuvres de son frère ; c'est elle qui contribue à leur installation à Weimar, où sont créées les *Archives de Nietzsche* ;
- 1898 Elisabeth commence la publication des œuvres de Nietzsche, jusqu'en 1926.
- 1900 Décès, après une décennie de « démence », passée en soins, dans divers établissements, puis dans la maison de sa mère, d'abord, puis de sa sœur.  
Après sa mort, son héritage est âprement disputé.

////////////////////////////////////

## Compléments

### 1-Les œuvres principales

### 2- Nietzsche et ses proches

### 3-Deux centres d'intérêts de Nietzsche (ou à leur propos), sur lesquels (re)viennent des travaux récents : N, penseur de l'Éducation, comme pilier d'une société nouvelle .ET : Le visionnaire et le mystique,

### 1-Les œuvres principales

*Naissance de la Tragédie* (1872) ; *Considérations inactuelles* (1873-1876) ; *Humain, trop humain* (1878) ; *Aurore* (1881) ; *le Gai Savoir* (1881-1887) ; *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885) ; *Par-delà le bien et le mal* (1886) ; *Généalogie de la morale* (1887) ; *Le Crépuscule des idoles* (1888) ; *Le Cas Wagner* (1888) ; *Ecce Homo* (1888).

Une partie de son œuvre se trouve interrompue, inachevée en 1889. Sa sœur Elisabeth s'érigera en gardienne et héritière de l'œuvre de son frère, en remaniant et publiant des parties inachevées, laissant croire qu'il s'agit de la pensée même de N, tout particulièrement dans sa publication, en 1901, de « La Volonté de puissance » (fragments de 1884-1888). On lui doit l'installation des archives de son frère à Weimar.

Son actualité reste effective dans l'édition française, tel, en juin 2017, ce Friedrich Nietzsche, *Le cas Homère, édité et préfacé par Carlotta Santini*, Paris, Editions EHESS

## 2- Nietzsche et ses proches

(1)- [page 5 ci -dessus] -Lou Salomé, *Friedrich Nietzsche in seinen Werken*, 1894. Trad. française : *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*, Grasset, 1992

-Lou Salomé, *Ma vie : esquisse de quelques souvenirs* (édition posthume par Ernst Pfeiffer), Presses universitaires de France, 1977 ;

-Friedrich Nietzsche, Paul Rée, Lou von Salomé, *Correspondance*, édition établie par Ernst Pfeiffer, Presses universitaires de France, 1979

-Dorian Astor, *Nietzsche, biographie*, Folio, 2011

## 3-Deux centres d'intérêts de Nietzsche (ou à leur propos), sur lesquels (re)viennent des travaux récents.

### N, penseur de l'Éducation, comme pilier d'une société nouvelle

#### -Paolo D'Iorio, *Le voyage de Nietzsche à Sorrente*, CNRS éditions, mai 2012

D'après cet auteur, le séjour d'octobre 1876 à mai 1877, dans un cadre magnifique et en compagnie d'amis confirmés, aurait favorisé chez N la poursuite de réflexions de type utopique :

-l'*École des Educateurs*. Lieu favorable à la formation des *esprits libres*. Proximité sur ce projet entre N et par Malwida von Meysenburg. N écrit dans ses *Papiers de Sorrente* : « *L'école des éducateurs se fonde sur cette constatation que nos éducateurs ne sont pas eux-mêmes éduqués, que le besoin s'en fait toujours plus grand mais la qualité toujours plus médiocre* » (p. 76).

-l'île d'Ischia, comme inspiratrice de *l'Île Bienheureuse*, domaine de Zarathoustra...

-Le séjour à Sorrente marque aussi la libération de N de l'influence de WAGNER... et le retour à lui-même. « En 1876, N renie sa phase wagnérienne, reprend certains acquis de sa formation philosophique et philologique et s'ouvre à la pensée de la modernité, de l'histoire, de la science. Dans ce tournant généralement qualifié de positiviste, l'amitié avec Paul Rée joue un rôle central. » cf son *Origine des sentiments moraux*, écrit à Sorrente (p. 118-119).

-Quant à sa santé, elle ne s'est pas améliorée. Dans une lettre du 7 mai 1877, à son ami Overbeck, à Bale, il écrit : « *Ma santé empire toujours au point que je dois vite m'en aller. Je suis cloué au lit tous les trois jours. Demain je pars en bateau [...]. Il ne peut être question pour moi de reprendre mes cours à l'automne : aussi te prie-je d'un peu me faciliter la tâche et de m'indiquer à qui je dois adresser ma demande de démission* » (p. 158).

#### -Julie Dumonteil, *Nietzsche et l'éducation, A l'école de l'Antiquité*, l'Harmattan, 2015

Extrait 4<sup>e</sup> de couverture : « Dans cette abondance d'écrits divers, trop souvent aujourd'hui oubliés, Nietzsche livre une réflexion foisonnante et fertile, qui se cherche certes, mais acquiert très tôt, dans son étonnante maturité, des certitudes définitives sur la valeur éducatrice de l'Antiquité ».

-Didier Moreau, *Nietzsche et le cercle des éducateurs* HAL/l'Harmattan, 2009 « Peut-être N a-t-il été le dernier philosophe éducateur, dans le constat qu'il fait de l'effondrement du projet éducatif de la culture. »

### Le visionnaire et le mystique, dimensions que Guillemin ne développe pas, s'en tenant à « l'homme ».

-Philippe Granaroldo, écrit dans *Nouvelles lectures de Nietzsche (Cahiers de l'Age d'homme, n°1, Lausanne 1985)*, chapitre *N. et sa vision du futur* : « N. appartient à la race, finalement assez nombreuse, des philosophes qui *ont vu* et dont la *vision* constitue soit la source, soit le couronnement, soit le moment décisif de l'itinéraire. » C'est la *vision de l'Éternel Retour*, dite vision de Sils-Maria, en août 1881, mais déjà attestées par lui, dans ses manifestations antérieures.

**-Sur ce même thème de la vision de Nietzsche, à la suite de la conférence du 4 novembre à Mâcon, Bernard Rigaux, agrégé de philosophie, écrit à G. Fossat : « À Sils-Maria, en haute Engadine, en août 1881, Nietzsche a été ravi en extase : il a eu l'intuition de l'Éternel Retour et cette inspiration a marqué le reste de son œuvre. Nature de cette illumination : l'instant actuellement vécu reviendra éternellement, ce qui est une forme d'intuition de l'éternité, vécue sous un mode panthéiste. C'est dire à quel point il y a un mysticisme nietzschéen. De cette inspiration découlera son chef-d'œuvre : *Ainsi parlait Zarathoustra*. »**

**Bernard Rigaux élargit l'importance de ce thème dans la vie de N en remarquant que : « Cela nous mène au problème religieux, qui est au centre de cette philosophie. L'antichristianisme virulent de N ne peut que froisser Guillemin qui lui reproche, sans difficulté, son ignorance théologique. La question est complexe : Nietzsche oppose le christianisme, inventé par saint Paul, selon lui, à la personne de Jésus, pour laquelle il éprouve de l'admiration (cf. *L'Antéchrist*). Il déteste le christianisme des prêtres et des pasteurs, marqué par le dolorisme, le péché, la mortification et le refus de la vie, ce qui lui semble trahir le "joyeux message" de Jésus. Ajoutons à cela qu'on le destinait, dans son enfance, à devenir pasteur : il se débat avec son histoire et n'est sûrement pas un athée serein. En titrant *Ecce Homo* son dernier livre, il s'identifie au Christ! Comme le note Daniel Halévy (peut-être son meilleur biographe), "le 19e siècle est plein d'idées chrétiennes devenues folles". »**

**Enfin, que nos amis cinéphiles sachent que le thème de l'Éternel Retour a inspiré le film *Sils Maria*, d'Olivier Assayas, avec Juliette Binoche, Kristen Stewart et Chloé Grace. Moretz, 2014.**

FIN